

## Éthique et architecture des universités

par  
Maurice Lagueux  
Université de Montréal

Nul ne contestera que, dans leur pratique, les architectes peuvent rencontrer divers problèmes de caractère éthique, mais avant de voir comment ceux-ci se présentent quand on a affaire à l'architecture des campus universitaires, mettons en réserve un moment notre intérêt pour les universités et demandons-nous d'abord en quoi ces problèmes peuvent différer de ceux que rencontrent les praticiens de disciplines autres que l'architecture. En fait, dans la mesure où elle affecte en quelque façon la manière de vivre d'êtres humains, chaque discipline est confrontée à des problèmes de caractère éthique, mais il importe de voir que ce n'est pas de la même façon que les praticiens de ces diverses disciplines se heurtent à de tels problèmes.

### **Les problèmes éthiques internes à l'architecture**

On sait que la biologie et la médecine sont des sciences qui ont littéralement généré des problèmes éthiques particulièrement aigus au point où s'est développée une nouvelle discipline, la bioéthique, qui est consacrée à l'analyse de ces problèmes dont plusieurs — qu'on pense aux cellules souches, à la détermination du sexe des enfants à naître, à l'usage judiciaire des tests d'ADN, aux possibilités ouvertes par le séquençage du code génétique, etc. — ne pouvaient même pas être entrevus avant les développements récents de ces sciences. Or un trait de tels problèmes, c'est que l'expertise qui les concerne n'appartient en rien aux savants qui sont les meilleurs connaisseurs des disciplines qui les ont engendrés. Rien n'interdirait, par exemple, d'attribuer un prix Nobel de médecine à un éminent spécialiste en matière de cellules souches

ou de code génétique qui se dirait totalement incapable d'apporter une solution sensée aux problèmes éthiques suscités par ses découvertes. C'est pourquoi, dans quelques travaux antérieurs, j'ai été amené à qualifier les problèmes du type de ceux que soulèvent la biologie et la médecine de problèmes éthiques *externes* à la discipline concernée, par opposition aux problèmes éthiques *internes* que l'on rencontre en architecture <sup>1</sup>.

Les choses se présentent, en effet, tout autrement dans le cas de l'architecture. Certes, la pratique de cette discipline soulève aussi des problèmes éthiques, mais ceux-ci diffèrent profondément, au moins à deux égards, de ceux qui sont associés aux disciplines bio-médicales. D'une part, ces problèmes sont strictement *internes* à la pratique de l'architecture en ce sens qu'il est du ressort et du devoir de l'architecte d'y apporter une solution. D'autre part, ils peuvent difficilement être aussi radicalement inédits que ceux qu'engendre la pratique des disciplines bio-médicales. Voici d'abord ce que j'entends par ce dernier point. Je dis que ces problèmes ne sont pas inédits à proprement parler, puisqu'ils tiennent à la nécessité de répondre aux besoins fondamentaux des êtres humains, lesquels étaient déjà présents au début de l'histoire de l'architecture. Il est vrai que ces besoins se sont modifiés ou élargis au cours des siècles, mais il n'en reste pas moins que la question demeure toujours celle de concilier de la manière la plus satisfaisante possible les valeurs qui correspondent à ces besoins, même si ces besoins se sont souvent révélés presque contradictoires entre eux (par exemple, le besoin de sécurité et le besoin de liberté) et ce, depuis l'aube de l'Humanité. De même, les techniques à la disposition de l'architecte se sont multipliées avec les immenses progrès technologiques des deux derniers siècles, de sorte que l'on peut maintenant construire des immeubles d'une hauteur extrême ou des édifices aux formes étonnamment audacieuses que nos ancêtres n'auraient

---

<sup>1</sup> Lagueux 1998 et Lagueux 2004

jamais osé envisager, mais du point de vue éthique, le problème demeure toujours pour l'essentiel celui d'assurer aux usagers la possibilité de satisfaire des besoins fondamentaux de lumière, d'aération, de sécurité, de paix, de jouissance de la vie, d'efficacité, etc. À l'opposé, les nouvelles techniques bio-médicales ont généré, comme je le rappelais, des types de questionnement éthique qui n'ont rien à voir avec ceux dont discutaient nos ancêtres immédiats et que, il y a à peine un siècle, les penseurs les plus imaginatifs auraient eu bien du mal à entrevoir.

Par ailleurs, je dis que les problèmes éthiques que l'on rencontre en architecture sont des problèmes qui sont internes à cette discipline, parce que l'architecte ne peut se défilier devant son devoir qui est celui de créer des lieux susceptibles de favoriser une manière de vivre jugée bonne au nom de critères éthiques. Un biologiste peut dire qu'il a fait avancer la science et se contenter de souhaiter que rien de moralement néfaste ne résulte de ses découvertes. On n'en estimera pas moins qu'il est un biologiste de haut niveau. Un architecte ne peut s'en tirer à si bon compte; il a une responsabilité qui est celle de favoriser le développement d'une certaine manière de vivre. Certes, l'expérimentation est légitime en architecture comme ailleurs, mais quand elle se concrétise dans un immeuble, elle doit satisfaire des besoins réels d'une façon éthiquement acceptable, sans quoi l'architecte sera blâmé et considéré comme un mauvais architecte, c'est-à-dire comme un architecte de peu de talent. Frank Gehry, Peter Eisenman et Daniel Libeskin, par exemple, ont osé expérimenter des techniques et des formes nouvelles et, en ce sens, ils ont fait avancer les ressources de l'architecture, mais si on considère généralement que ce sont de grands architectes, c'est que la manière de vivre qu'ils ont imposée à ceux qui fréquentent leurs musées, leurs immeubles commerciaux ou leurs immeubles d'habitation est, dans l'ensemble, conforme à ce qu'exigeaient les critères éthiques jugés

favorables au meilleurs intérêts des usagers de ces immeubles et relativement acceptables par les sociétés au sein desquelles ces derniers ont pris forme. En dessinant leurs édifices, ces architectes ont dû s'interroger constamment sur ce qui convenait non seulement du point de vue de la solidité, de la fonctionnalité et de l'esthétique de ces bâtiments, mais aussi du point de vue des valeurs éthiques ayant trait aux manières de vivre de leurs usagers. Ils ont dû, à diverses reprises, ajuster leurs concepts à ce qu'exigeaient des clients qui n'auraient pas aisément accepté de se voir imposer un mode de vie contraire à leurs valeurs et qui, dans le cas où leurs vues n'auraient pas été respectées, se seraient senti floués par l'architecte qu'ils n'auraient pas manqué de blâmer sévèrement.

Pourquoi de tels problèmes se posent-ils avec autant d'acuité dans le cas de l'architecture? Sans l'ombre d'un doute, parce que l'architecture crée le lieu et l'espace dans lesquels se déroulent la vie individuelle et la vie sociale des êtres humains. Même si certains critiques d'art leur attribuent une responsabilité presque comparable, les peintres n'ont pas à se voir imposer de telles contraintes, du moins pas au même degré, car ceux qui n'aimeraient pas leurs œuvres n'ont qu'à ne pas fréquenter les musées. Par contre, nul ne peut échapper à l'architecture. Même les passants qui n'ont jamais besoin de pénétrer dans un bâtiment donné ne peuvent s'empêcher de le voir, de devoir le contourner, de constater qu'il rehausse ou dépare le voisinage et généralement avec peu d'espoir que cette situation soit modifiée dans un avenir prévisible. En somme, tous les citoyens doivent organiser leur vie en fonction des immeubles qui les entourent et qui constituent l'essentiel des espaces qui déterminent pour une large part la façon dont ils structurent leurs activités ou, si l'on préfère, l'essentiel de la scène sur laquelle se déroule ce qui constitue leur vie. Et s'ils vivent dans un milieu urbain, ils ne peuvent échapper à l'emprise

d'un bâtiment qu'en se laissant happer par une autre configuration architecturale car la ville n'est qu'un ensemble plus ou moins structuré de bâtiments architecturaux d'inégale valeur.

### **Spécificité du campus universitaire**

Quiconque habite une ville est donc en constante négociation avec ce que les architectes y ont produit. Or ce qui amplifie l'importance des problèmes éthiques liés à l'architecture quand on a affaire à des campus universitaires, c'est que, même quand ils sont installés à la campagne, ceux-ci sont eux-mêmes de petites villes ou, si l'on préfère, des microcosmes où se concentrent une bonne part des questions éthiques qui affectent les sociétés urbaines. On trouve, en effet, au sein même des campus d'une certaine importance à peu près tous les éléments qui composent une ville. Non seulement rencontre-t-on sur ces campus des salles de cours et des résidences d'étudiants comme on trouve des écoles et des unités d'habitation dans les villes, mais presque tous les campus ont leur réseau de bibliothèques, leurs équipements sportifs et leurs restaurants à l'instar des villes et plusieurs sont aussi dotés de musées d'art et/ou de sciences naturelles, de centres culturels et même de salles de concert. Les campus mettent généralement en valeur le Rectorat tout comme les villes font une place centrale à leur Hôtel de ville et, dans les deux cas, ces lieux prestigieux sont entourés des divers immeubles réservés à l'administration. Les campus d'un certain âge ont aussi leur chapelle qui, comme les églises des villes, sont parfois grandioses (Université de Chicago, Université Valparaiso en Indiana, Trinity College à l'Université de Toronto) ou, à tout le moins, fort respectables (par exemple, la chapelle de l'Université Washington à St.Louis ou, plus près de nous, celle de l'Université Bishop à Sherbrooke); d'autres sont plutôt modestes mais signées par un grand architecte (la chapelle du MIT par Eero Saarinen, celle du IIT par Mies van der Rohe ou celle de l'Université de Seattle par Steven Holl). Et, comme à propos des églises des villes, se pose souvent la question de savoir si

et comment ces chapelles, qui ont longtemps fait la gloire de leurs institutions respectives, devraient être recyclées. Par ailleurs, s'il est vrai qu'on ne trouve pas d'usines sur les campus, on y trouve des laboratoires dont le rôle est de moins en moins différent de celui des premières. Comme dans les villes, par contre, on y rencontre des centrales énergétiques qui procurent électricité, chaleur et climatisation au campus et qui, exceptionnellement, peuvent même être de remarquables œuvres architecturales (centrale de UCLA par Wes Jones, centrale de l'Université de Regina par Clifford Wiens). Plusieurs campus sont dotés de centres commerciaux (librairies, coop, etc..) qui peuvent être relativement indépendants de l'Université (comme à Stanford) ou y être bien intégrés (comme à l'Université York) et des centres de soins de santé quand ce ne sont pas d'importants hôpitaux universitaires (UCLA, Université Yale, Université du Michigan, Université McMaster, etc.). Toutes ces composantes de l'Université doivent être reliées entre elles, d'abord par un aménagement paysager. Les espaces verts que les campus américains ont développés dans le sillage des «greens» autour desquels se sont développées les villes de la Nouvelle-Angleterre constituent des lieux centraux qui font la gloire de nombreux campus (Harvard, University of North Carolina, Brown, etc.). Comme dans les villes, des aménagements paysagers des plus variés, souvent enrichis d'art public, agrémentent la plupart des campus universitaires et collégiaux où l'on a compris parfois assez tardivement qu'ils constituaient un élément essentiels à la qualité de la vie universitaire, laquelle peut être stimulée par une ambiance de beauté et de sérénité. Enfin des sentiers bien éclairés pour les piétons, des pistes cyclables et des voies de circulation automobiles sécuritaires sont requises sur les campus, tout comme dans les villes. Bien entendu, ces voies de circulation automobiles doivent être complétées par des parkings qui souvent déparent les campus comme ils déparent les villes, mais dans plusieurs universités (par exemple, UCLA, Princeton, University of Washington, Caltech, Université de Montréal) on a construit un ou des parkings étagés qui comptent parmi

les immeubles assez remarquables de ces campus. Pour conclure sur ce chapitre, les campus, tout comme les villes, se dotent normalement d'un corps policier chargé de maintenir l'ordre au sein de ces entités de plus en plus complexes.

Sans doute, toutes ces considérations sur le caractère urbanoïde des campus n'ont pas une signification proprement éthique, mais il est important de voir que si la façon dont les villes sont bâties peut avoir une incidence de caractère éthique sur les modes de vie qui y sont possibles, il en va de même des universités qui ont tous les caractères des petites villes. Peut-être en conclura-t-on que l'université n'a rien de tellement spécifique si elle n'est rien d'autre qu'une petite ville, mais ce qu'il importe de voir, c'est qu'on y rencontre tous les problèmes éthiques qui sont propres aux villes, sans qu'elles soient comme ces dernières des entités généralement incohérentes et peu structurées qui se développent de façon plutôt aléatoire en devant bien peu à la cogitation d'architectes. Il est vrai que quelques villes nouvelles ont vu le jour sur les planches à dessin d'une équipe d'architectes, mais ces villes ne sont pas, comme les universités, des entités complexes dont toutes les composantes sont conçues pour collaborer à la réalisation d'une mission d'une importance capitale pour l'avenir de l'humanité. Or c'est parce que les architectes qui structurent les campus déterminent dans une certaine mesure la façon dont on pourra se consacrer à une telle mission (dans un contexte aussi complexe que celui des villes) que leurs décisions ont une portée éthique qu'il s'agit maintenant d'illustrer et d'analyser.

Les architectes qui dessinent les lieux où se déroulera la vie universitaire ont pour responsabilité de faire en sorte que ces lieux stimulent le plus possible une activité hautement productive, mais toujours dans un climat serein et pacifique. Les étudiants et les chercheurs doivent y être incités

à travailler efficacement, mais tout doit être fait pour que leur fréquentation répétée de ces lieux n'ait rien de déprimant. Ces lieux doivent favoriser les rencontres, les échanges au sein d'une même unité et entre les disciplines, mais réserver certains espaces d'intimité aux chercheurs et aux étudiants absorbés par leur travail. Par ailleurs, s'ils doivent favoriser ainsi le développement d'une saine concurrence, ils doivent aussi contribuer à minimiser les heurts. Enfin, le campus doit être un lieu paisible favorable à la méditation, à la réflexion, mais, ce faisant, il ne doit pas contribuer à isoler les étudiants et les chercheurs de la vie sociale ambiante. Voilà quelques uns des dilemmes éthiques auxquels les architectes se voient confrontés. Bref, par la qualité de leur design, ils doivent faire en sorte que d'importantes valeurs éthiques (bonheur, paix, fraternité, communication, réalisation personnelle, etc) soient plus aisément satisfaites.

Il est vrai que cette responsabilité, que je viens d'attribuer aux architectes, est peut-être encore plus celle des administrateurs d'universités. D'ailleurs, il n'est pas rare que les grandes réalisations universitaires soient issues de la collaboration exemplaire d'un président d'université et d'un architecte astucieux. Toutefois, les architectes les plus efficaces et les plus prestigieux sont ceux qui parviennent à imposer leurs vues aux administrateurs qui s'inclinent souvent devant leur vision d'experts et c'est là que le problème éthique des architectes se pose dans toute son acuité. En somme, les architectes qui sont appelés à dessiner ou à remodeler un campus ou une partie de campus ont une lourde responsabilité morale dans la mesure où leurs décisions peuvent affecter à divers égards la façon dont se dérouleront pendant plusieurs décennies les activités principales d'une multitude d'étudiants et de chercheurs.



### **L'«honnêteté» architecturale : un devoir moral?**

Toutefois, on peut légitimement à ce stade se demander s'il y a vraiment une différence entre le caractère éthique et le caractère fonctionnel d'une œuvre architecturale. Une œuvre qui parvient à satisfaire les besoins fondamentaux des êtres humains qui en sont les usagers ou les besoins spécifiques de ceux qui l'ont commandée est une œuvre fonctionnelle. Si l'on peut parler d'une responsabilité proprement *éthique*, ce ne saurait être que parce que des valeurs éthiques fondamentales sont alors en cause. En effet, les besoins que parviennent à satisfaire des œuvres pleinement fonctionnelles sont souvent commandés, comme on vient de le voir, par des valeurs éthiques fort respectables. Il n'y a donc pas lieu de chercher à établir ici une frontière étanche entre ce qui est fonctionnel et ce qui est éthique, car il s'agit avant tout de montrer qu'il y a questionnement éthique, peu importe que celui-ci corresponde aussi à une exigence de fonctionnalité. Néanmoins, quand, par exemple, des théoriciens de l'architecture, dans le sillage de Siegfried Giedion, parlent d'«honnêteté foncière» et de «nouvelle morale» (Giedion, 1990 [1978], p. 191) à propos d'une façon de construire qui refuse de camoufler ou d'embellir les matériaux et cherche plutôt à en souligner les éléments structurels, alors que d'autres, à la suite de Geoffrey Scott, font au contraire l'éloge du trompe-l'œil présenté comme un triomphe de l'architecture savante, le débat qui s'engage entre eux ne concerne pas vraiment le caractère plus ou moins fonctionnel des bâtiments. Ce débat tend, au contraire, à prendre la forme d'un dilemme éthique où s'affrontent une sorte d'impératif éthique de l'honnêteté et la volonté de se libérer de cette contrainte au nom d'un esthétisme de bon aloi. Quant aux dilemmes éthiques que rencontrent plus spécifiquement les architectes d'universités, ils peuvent se présenter sous des modes assez diversifiés, mais ils se ramènent généralement à la question de savoir quel manière de vivre et quel type d'expérience peut contribuer le plus à permettre aux étudiants et aux chercheurs de se réaliser pleinement compte tenu des valeurs qui sont présumées être celles

qui s'accordent le mieux à la mission qui est censée être la leur. Si tel est le cas, il y a évidemment matière à interprétation de la part d'architectes qui ne détermineront pas et ne percevront pas forcément ces valeurs de la même façon. Ces architectes doivent faire des choix qui, sans doute, sont guidés par leurs conceptions esthétiques et par leur connaissance des contraintes structurales et fonctionnelles du bâtiment à construire, mais aussi par ce qu'ils estiment être bon pour la société au service de laquelle ils construisent.

Par exemple, certains estiment, dans le sillage de Giedion, qu'il est du devoir de tout architecte de mettre clairement en relief la structure d'un bâtiment et en concluent qu'il est sacrilège d'altérer un édifice que son concepteur avait consciencieusement réalisé avec ce souci en tête. Mais quand cette exigence se heurte à celle de faire en sorte que les espaces en question soient pour leurs usagers une source de bonheur et de stimulation, on se heurte assez clairement à un dilemme éthique. Par exemple, Mies van der Rohe a créé pour l'Illinois Institute of Technology (IIT) un campus qui, par sa simplicité et son élégance, illustre bien ce que peut être une architecture «honnête» et, de ce point de vue, l'IIT est incontestablement un campus exemplaire. Or ce campus, reconnu à juste titre, comme une des grandes œuvres de l'architecture mondiale ne semble guère prisé d'un bon nombre d'étudiants qui n'apprécieraient guère cette austère rationalité architecturale. L'IIT aurait même été jugé le campus le plus horrible des Etats-Unis dans un sondage plus ou moins formel mené dans l'ensemble de ce pays<sup>2</sup>. Aussi, quand il s'est imposé de créer un nouveau centre étudiant, c'est le projet de l'architecte néerlandais Rem Koolhaas, dont l'esthétique est on ne peut plus opposée à celle de Mies, qui a été retenu, quoique sans faire consensus. Le projet de Koolhaas enveloppe littéralement le centre étudiant que Mies avait conçu en l'insérant dans une structure qui passe

---

<sup>2</sup> Cramer, 2003 le rappelle : «a campus that once ranked the ugliest in a nationwide poll».

sous une voie ferrée et se développe selon une géométrie complexe et irrégulière en se parant de couleurs scintillantes qui jurent avec la sobriété que l'on apprécie tant chez Mies van der Rohe. Plusieurs ont dénoncé ce manque de respect à l'égard d'une œuvre unique au monde, puisque l'IIT de Mies est un des très rares campus dont on peut dire qu'ils ont été presque entièrement conçus par un seul architecte et, dans ce cas, par l'un des architectes les plus justement admirés du XXe siècle. Jusque là, certains architectes avaient contribué au développement de ce campus, mais ils en avaient respecté l'esprit. Walter Netsch a dessiné quelques uns des bâtiments les plus importants du campus (dont sa bibliothèque), mais ces derniers, quoique moins heureusement conçus que ceux de Mies leur étaient étroitement apparentés. Plus récemment, Helmuth Jahn, pourtant connu pour diverses audaces architecturales, y a construit une résidence d'étudiants qui par sa relative sobriété semble rendre hommage à Mies van der Rohe. Par contre, Koolhaas a conçu un bâtiment qui, par ses couleurs audacieuses, par ses irrégularités formelles et par une sorte de légèreté voulue mise au service d'une approche ouvertement ludique, semble ne faire aucun cas de son vénérable contexte.

Or si certains ont été scandalisés par ce manque de respect, d'autres ont salué un immeuble qui permettait aux usagers de l'Université d'échapper à la «monotonie» pourtant fort élégante qui ennuyait trop d'étudiants. Il ne sera pas question ici d'opter entre ces deux positions. Il suffira de constater qu'il y a là un enjeu architectural proprement éthique qui ne se réduit pas à une question de fonctionnalité. On peut juger important qu'un établissement universitaire fasse preuve, plus que tout autre, de rigueur et de cohérence. On peut juger important que, pour bien orienter la formation des étudiants, il fasse prévaloir la franche affirmation des structures sur les formes excitantes et les couleurs scintillantes. Toutefois, on peut aussi juger important que les étudiants se plaisent dans un campus, qu'ils y trouvent un lieu capable de satisfaire leur appétit

ludique et leur légitime besoin de détente et de variété. On peut aussi juger important que, pour élargir leur expérience, les étudiants soient exposés à des formes d'architecture audacieuses et variées. Or le *Student center* de Koolhaas pouvait manifestement mieux répondre à des exigences de ce dernier type. Quoi qu'il en soit, le compromis à faire entre les valeurs qui correspondent à ces deux genres de besoins est un compromis éthique qui a peu à voir avec les qualités proprement fonctionnelles des bâtiments. En effet, qu'ils aient respecté ou pas l'héritage de Mies van der Rohe, les 56 projets proposés pour répondre au programme architectural requis auraient fort bien pu être tout à fait satisfaisants du point de vue de la solidité, de l'esthétique et de la fonctionnalité, mais le dilemme éthique serait demeuré. La décision à prendre était lourde de conséquences, car elle ne relevait pas d'abord d'un jugement esthétique, d'une analyse technique de la solidité ou de la pertinence fonctionnelle du bâtiment — à moins, bien sûr, que l'on considère comme fonction d'un bâtiment (le sens du terme «fonction» peut être étiré à volonté) le fait de satisfaire des valeurs éthiques —; elle tenait avant tout à un jugement proprement éthique sur la valeur à laquelle il fallait accorder la priorité. Bien entendu, cette difficile décision n'a pas été prise par l'architecte lauréat lui-même, mais par un comité, d'ailleurs composés d'architectes et d'experts en architecture. Il n'en reste pas moins qu'au moment d'élaborer son projet, Koolhaas, comme chacun des architectes qui avaient des chances de l'emporter, faisait face au même dilemme éthique et, une fois le projet retenu, celui-ci devait être défendu tout au long de la construction et même au-delà.

Ce dilemme moral est d'ailleurs bien loin de se limiter au cas de l'IIT. Partout, et sur les campus en particulier, on estime que l'architecte a le devoir de rendre hommage aux bâtiments qui ont marqué l'histoire des lieux avoisinant l'immeuble à ériger. Il ne s'agit pas pour l'architecte en cause de reproduire le style de ces édifices vénérés, mais de les respecter en

évoquant leur présence par quelque trait bien intégré et en adaptant son propre style afin de le rendre compatible avec celui de ses voisins, voire «amical» à leur égard. Déjà en 1909, le très respecté critique d'architecture Montgomery Schuyler n'hésitait pas à porter de sévères jugements moraux en traitant de «chief malefactor» l'architecte d'un gymnase de l'Université Yale dont il dénonçait l'énormité, le sans-gêne et le manque de «neighborliness»<sup>3</sup>. Le gymnase visé était celui de 1892 aujourd'hui démoli; on imagine ce qu'aurait été l'indignation morale de cet auteur si, au lieu de ce gymnase d'une taille somme toute relativement modeste, il avait eu devant les yeux le gymnase géant de 1932, de style néogothique par surcroît, qui domine aujourd'hui encore l'Université Yale. Schuyler n'est d'ailleurs pas le seul critique d'architecture prêt à accuser d'une sorte de malveillance, voire de brutalité, les architectes qui manquent d'attention et de respect à l'endroit de bâtiments vénérés et qui cherchent en quelque sorte à les écraser en tentant de s'affirmer à leurs dépens. Cette attitude n'a pas manqué d'être dénoncée quand des architectes ont conçu des immeubles audacieux et imposants à quelques dizaines de mètres de ce qui constitue le cœur même des universités qui ont marqué l'histoire. Thomas Gaines, par exemple, reprochait, entre autres, à l'architecte Jose Luis Sert d'avoir construit son *Science Center*, aussi imposant que formellement complexe, à proximité du vénérable *Yard* de l'Université Harvard<sup>4</sup>. L'architecte Benjamin Thompson, réputé pour l'élégante humilité de ses interventions architecturales, fustige littéralement, dès avant 1972, les architectes «présument responsables» qui, pour le citer en ses propres mots, «overcompensate with violent expressionism» le «conformisme social généralisé» de leur époque et produisent ainsi «a disastrous blow to the fabric of our environment — witness Harvard, Yale and Princeton with

---

<sup>3</sup> Schuyler 1909, p. 413; voir aussi pp. 407-408 où l'auteur cite sans référence l'un de ses écrits antérieurs où il fustige de façon similaire un autre bâtiment de Yale (démoli lui aussi).

<sup>4</sup> Gaines 1991, p. 82; ce *Science Center* fait directement face à la section la plus ancienne du *Yard*.

their famous collections of modern ‘name’ buildings»<sup>5</sup>. Cette forme d’indignation morale, toute justifiée qu’elle puisse paraître, ne devrait toutefois pas impliquer qu’il faille demeurer esclave du passé. Les admirateurs d’audacieux bâtiments de dimensions raisonnables — comme le Gordon Wu Hall d’esprit post-moderne dessiné par Robert Venturi à Princeton, voire même l’aréna en forme de baleine conçu par Eero Saarinen à Yale — qui ont apporté une nouvelle jeunesse à ces universités traditionnelles, peuvent trouver là des réponses appropriées à la soif de dynamisme et de fantaisie qu’éprouvent les étudiants confinés durant quelque quatre ans à un monde hérité des siècles antérieurs. De même, il est difficile de contester que les deux centres de recherche où l’architecte Norman Foster a su afficher avec beaucoup de conviction son parti pris pour l’architecture High Tech apporte une note de fraîcheur et de contemporanéité au vénérable campus de Stanford qui a pourtant su conserver dans une si grande proportion de son ensemble le style néo-roman enrichi de touches «missions californiennes» qui fait l’admiration de tous.

### **Identité et style**

On l’a vu, s’il y a une signification éthique spécifique au travail de l’architecte sur un campus, c’est surtout parce que ce travail engendre un lieu qui peut marquer profondément, pour le meilleur ou pour le pire, la vie et l’avenir d’une multitude de jeunes appartenant à plusieurs générations. Mais encore faut-il que ce lieu en soit vraiment un. On a si souvent dénoncé le caractère impersonnel et déprimant de certaines institutions que l’on peut comprendre assez aisément ce que peut signifier pour un étudiant ou un professeur le fait d’appartenir à une

---

<sup>5</sup> Thompson, Benjamin cité sans références par Schmertz 1972, p. 35

institution dans laquelle cette personne peut se reconnaître<sup>6</sup>. C'est en cela qu'une université peut être un lieu perçu comme tel par quiconque peut y retrouver un certain «sense of place», ce subtil sentiment qu'un habile aménagement architectural et paysager peut si fortement renforcer et dont le théoricien de l'architecture universitaire Richard Dober a inlassablement recherché les traces en de nombreux campus<sup>7</sup>. Dans le cas des campus, la responsabilité, qui est en bonne partie celle de l'architecte, de rendre effectif ce «sense of place» comporte une dimension éthique puisqu'il n'est certes pas excessif de dire que cette qualité peut contribuer de façon significative au développement du sens de l'identité personnelle et donc de la personnalité des jeunes étudiants. Il suffit de penser à ce que peut représenter, par exemple, pour une jeune fille d'être une «smithie» (du prestigieux et attrayant Smith College) ou pour tout étudiant d'une université renommée le fait d'appartenir à cette institution pour comprendre qu'il peut y avoir une responsabilité morale à créer un lieu qui favorise ou pas cette possibilité. On dira que le prestige d'une institution dépend moins de l'architecture que de son histoire et de facteurs plus proprement académiques. Il n'en reste pas moins que la qualité, non pas tant de l'architecture de chaque bâtiment, mais de l'organisation d'ensemble qui établit une sorte de logique du campus et de l'aménagement paysager qui confère souvent à celui-ci un caractère propre, contribue fortement à faire d'un campus un lieu mémorable et attachant. À tout le moins, on peut penser que ces deux traits, qui relèvent aussi de l'architecture comprise en un sens large,

---

<sup>6</sup> Un de mes anciens collègues (et ancien professeur) en philosophie (décédé depuis plusieurs années) après avoir connu un pénible exil de son pays d'Europe de l'Est, assurait avec une grande émotion que l'Université de Montréal était désormais sa patrie.

<sup>7</sup> Voir, par exemple, Dober 1992, pp. 212, 228, 231, 241, 251, 260, 270, etc. Dober estime que des détails comme la qualité des surfaces pavées, de l'éclairage, de la signalisation, des supports à bicyclettes, des kiosques d'information, des aires de jeu et des bancs publics autour des sentiers d'un campus contribue subtilement au développement de ce «sense of place» (p. 212 et 216) Edwards 2000 (p. 46) associe plutôt ce «sense of place» au caractère articulé que peut conférer au campus une architecture expressive et une vie étudiante animée. Pour une analyse systématique de la notion de « sense of place » (non reliée au lieu universitaire comme tel), voir Casey 1993 et Casey 1997.

exercer une influence déterminante sur le jugement de ceux qui viennent visiter un campus avant de l'adopter et qui peuvent ensuite s'en faire pour toujours une image claire et attrayante. On aurait tort de croire, cependant, que ce «sense of place» ne peut être associé qu'à un type particulier d'architecture universitaire. Malgré sa sévérité qui répugne à certains étudiants, l'Illinois Institute of Technology de Mies van der Rohe a sans doute constitué pour plusieurs de ses étudiants et anciens étudiants un lieu authentique, voire un lieu unique au monde, par sa rationalité et son élégance et aussi par son caractère d'ensemble parfaitement cohérent.

Toutefois, les jeunes filles qui ont eu le privilège d'y être éduquées pourraient difficilement ne pas avoir expérimenté l'indéniable «sense of place» qu'éprouve, au moins superficiellement, le visiteur amené à circuler sur le magnifique campus de Wellesley College, non loin de Boston, lequel s'étend dans un décor champêtre de collines séparées par de petits ravins en bordure d'un lac des plus romantiques et fait place, çà et là, à des immeubles de qualité, qui relèvent toutefois de styles architecturaux fort diversifiés qui vont du néogothique au High Tech et au-delà.

Un problème éthique apparenté s'est justement posé quand on s'est demandé dans quel style il fallait construire les pavillons universitaires. Vers la fin du XIXe siècle et au début du XXe, le style néogothique a connu une très grande faveur chez les architectes et les planificateurs d'universités. Ce style architectural paraissait s'imposer pour les bâtiments de cette époque en de nombreuses universités. C'est le cas, par exemple, de l'Université de Chicago, des université Duke, Princeton et Yale et de l'Université de Pittsburgh, de Trinity College à Hartford et même de l'académie militaire de West Point. Au Canada, divers bâtiments de l'Université Western Ontario, de l'Université McMaster, de l'Université de Toronto ainsi que les pavillons Morrice et Birks de l'Université McGill ont été érigés dans ce style qui avait fait la gloire des universités d'Oxford et de Cambridge. Certains architectes — c'est en particulier le cas de Ralph Adams



Cram, qui est l'auteur de pavillons universitaires en plusieurs campus américains — considéraient qu'il était de leur devoir de répandre partout dans le monde universitaire ce style associé à la culture médiévale et à la grande tradition universitaire britannique, afin de créer une atmosphère favorable tant au développement de vertus morales fondamentales qu'à la méditation requise par la réflexion académique, que les distractions associées à la vie moderne risquaient d'étouffer<sup>8</sup>.

### **L'université et la ville**

En Europe continentale, par contre, les fondateurs d'universités ont eu tendance à situer celles-ci au cœur des centre-ville, à l'origine près des cathédrales ou un climat propice au développement intellectuel paraissait assuré. Depuis lors, pour faire face à la croissance des effectifs et des besoins, on a utilisé divers immeubles situés en divers quartiers de la ville : monastère abandonné comme l'ancien couvent des sœurs de la Visitation occupé depuis 1956 par l'UFR de droit de l'Université de Montpellier<sup>9</sup>, château dont l'heure de gloire est passée comme l'ancien Palais du prince-électeur de Cologne où a été logé le pavillon principal de l'Université de Bonn<sup>10</sup>, ou autre immeuble qui a pu être acquis à cette fin. Cette tradition s'est poursuivie jusqu'à récemment comme en fait foi le magnifique réaménagement de la Vieille Charité de Marseille dont une partie a pu loger l'École des Hautes Études en Sciences Sociales. Il est vrai que divers campus européens se sont développés tardivement au XXe siècle en

---

<sup>8</sup> Voir à ce propos, Turner 1990 [1984], chapitre VI et en particulier, à propos de Cram, p. 217.

<sup>9</sup> La section de sciences économiques de l'Université de Paris 2 (Panthéon-Assas) a été reléguée dans un ancien couvent remarquablement bien réaménagé; cet immeuble est situé presque en périphérie de Paris, donc assez loin du centre-ville à proprement parler, mais il n'en baigne pas moins dans un XVe arrondissement tout aussi bourdonnant d'activité urbaine que la plupart des centre-ville.

<sup>10</sup> On pourrait citer aussi le château baroque de Mannheim occupé en large part par l'Université de Mannheim.

périphérie des villes, mais c'est plutôt la richesse culturelle des centre-ville qui, en Europe, a paru offrir le contexte souhaitable à plusieurs de ceux qui cherchaient la meilleure façon de transmettre les valeurs associées à l'éducation<sup>11</sup>.

Dans les campus nord-américains, on s'efforçait, comme on l'a vu, de renouer avec une tradition architecturale héritée du moyen âge, mais pour cela on devait le plus souvent s'installer à la campagne (du moins avant que la ville ne rejoigne bon nombre des lieux choisis) où l'on perdait contact non seulement avec la modernité architecturale, mais aussi avec la vie urbaine. Or, au milieu du XXe siècle, plusieurs fondateurs d'universités nouvelles étaient amenés de plus en plus à penser que ces lieux douillets, refermés sur eux-mêmes et privé de contact avec la vie urbaine que sont ces campus inspirés des cloîtres gothiques réinterprétés par les Quadrangles «oxbridgiens», risquaient fort de favoriser la formation d'individus insensibles aux réalités concrètes et aux problèmes sociaux des villes. D'ailleurs bien des étudiants se sont eux-mêmes objecté à cette forme de réclusion et ont eu tendance à désertter ces campus souvent idylliques pour retrouver l'animation des centre-ville dès leur journée de travail achevée. Même le très attrayant et très admiré campus de l'Université Simon Fraser à Burnaby en banlieue de Vancouver, que son concepteur, Arthur Erickson voulait faire correspondre à une nouvelle approche pédagogique n'a pas manqué d'être critiqué par ceux pour qui ce grand cloître au sommet d'une colline ne pouvait qu'isoler les étudiants du vrai monde, tout comme ailleurs

---

<sup>11</sup> Il semble que, tout récemment, l'on ait assisté, dans certaines régions européennes ou l'espace le permet, à un déplacement de quelques institutions vers des campus ruraux. C'est ce qui amenait la journaliste Martine Letarte à conclure « Ainsi, pendant qu'à Montréal on construit des campus intégrés à la vie urbaine, en Europe, on construit en périphérie » (tiré d'un compte rendu pour le journal *Le Devoir* d'un colloque intitulé « Ville, université, entreprise: les défis de la créativité et de l'innovation » tenu à Lyon le 1<sup>er</sup> décembre 2009 (« Ville, université et entreprise - Le savoir rend la ville dynamique », *Le Devoir* du Samedi, 19 décembre 2009).

l'image de la «tour d'ivoire», entre autres à l'Université de Montréal, a contribué à créer dans la population l'impression que l'univers académique est étranger au monde de la population «active». L'histoire architecturale de l'Université Laval illustre bien le problème posé par l'opposition de ces deux types de campus. Installée depuis sa lointaine origine au cœur d'un des centre-ville les plus attachants d'Amérique du Nord, cette université s'est heurtée au milieu du XXe siècle à la nécessité de chercher un autre site pour rendre possible la croissance des effectifs étudiants que les universités allaient connaître à cette époque. Comme l'Université s'était appropriée un immense terrain à Sainte-Foy en banlieue de Québec, elle a pu y développer en toute liberté un tout nouveau campus planifié avec soin. Celui-ci, qui est toujours le campus principal de l'Université Laval, offre des avantages considérables à ses usagers, mais l'absence d'un centre-ville adjacent s'est fait cruellement sentir à plusieurs de ceux-ci, tant professeurs qu'étudiants. C'est dans ce contexte que, en 1988, l'École d'architecture de l'Université Laval est venue s'installer dans une section soigneusement réaménagée de l'ancien complexe universitaire du centre ville et que, peu après, en 1994, l'École des Arts visuels a déménagé dans une ancienne manufacture (La Fabrique) habilement recyclée en plein cœur du quartier Saint-Roch, le nouveau quartier «branché» de la Vieille Capitale.

Aussi, au milieu du XXe siècle, certains architectes en accord avec des planificateurs d'université étaient en droit de défendre à leur tour, comme une exigence quasi morale, la pertinence d'implanter les campus en plein centre-ville, en dépit de l'oxymoron que semble constituer alors le mot «campus». Bien que le dilemme éthique semble porter ici sur l'opposition des sites champêtre et urbain plus que sur le style architectural, on peut comprendre qu'il est difficile pour un architecte de dissocier vraiment ces deux composantes d'un campus satisfaisant. L'intégration du campus au centre-ville, c'est bien sûr un choix géographique, mais

c'est aussi le défi de concevoir pour l'université des immeubles apte à s'intégrer sans heurts au contexte bâti ambiant. Ceci exige parfois le recyclage des éléments les plus valables d'immeubles anciens qui sont protégés (comme à l'UQAM) ou le réaménagement d'immeubles anciens avoisinant le site choisi (comme au campus de Vancouver de l'Université Simon Fraser) ou l'insertion d'un bâtiment moderne entre des immeubles préexistants pour former un tout unifié (comme à l'Université de Winnipeg), à moins qu'il soit possible de démolir certains immeubles bien situés pour ériger sur le terrain ainsi gagné d'audacieuses tours où l'architecte peut vraiment exprimer ses convictions si le voisinage s'y prête (comme à l'Université Concordia). Si le campus à concevoir est suffisamment petit, il peut même être totalement concentré dans une seule tour qui est alors érigée à un endroit stratégique d'un centre-ville pour constituer un campus «vertical» dont toutes les composantes sont reliées par des ascenseurs. C'est le cas de la nouvelle tour du Baruch College qui s'élève dans un des nombreux quartiers animés de Manhattan, de celle du campus de Surrey de l'Université Simon Fraser que l'architecte Bing Thom a élevée au-dessus d'un centre commercial situé au cœur d'une banlieue en très rapide expansion ou, plus près de nous, de la nouvelle tour de l'Université de Sherbrooke à Longueuil qui se dresse sur une station de métro. Voilà autant de solutions techniques à un problème — celui d'insérer en plein centre-ville un espace où sera formée l'élite de demain — qui, à son origine du moins, comportait une forte dimension éthique.

L'architecte de campus plus importants ne peut recourir à cette dernière solution et c'est alors un problème d'urbanisme qu'il doit résoudre. Il s'agit d'unifier les diverses composantes qui sont souvent éparpillées dans le quartier pour en faire un véritable campus, lequel doit former un tout, même s'il est traversé par un quadrillage de rues généralement très achalandées. C'est la solution de ce problème que l'Université Concordia a confiée à l'agence Cardinal et Hardy

qui, après l'achèvement par l'architecte Bruce Kuwabara des deux nouvelles tours qui dominent ce campus, s'efforce de planifier une nouvelle totalité que l'on nomme déjà le quartier Concordia. Cette université n'est d'ailleurs pas la seule à devoir composer avec cette intégration à la trame urbaine qui découpe son territoire en parcelles. C'est typiquement le cas de New York University, de l'Université George Washington à Washington, de l'Université Temple à Philadelphie, et aussi, de façon peut-être moins évidente, de plusieurs universités urbaines au Canada, comme l'Université Ryerson à Toronto et l'Université de Windsor. Au Hunter College de City University of New York, l'architecte Ulrich Franzen a même pu unifier le campus en lançant d'audacieux ponceaux qui enjambent des rues aussi achalandées que la 68<sup>e</sup> rue et Lexington Avenue (cf. Turner 1990 [1984], p. 291). Ce qui est certain, c'est que ces architectes de campus urbains contemporains n'ont guère la liberté, dont peuvent encore se prévaloir leurs collègues architectes de campus ruraux, de choisir l'un de ces glorieux styles du passé, qu'il s'agisse du gothique, du roman ou du style classique, choix qui, on l'a vu, se voit dénoncé comme une sorte d'hypocrisie morale par les défenseurs d'une architecture «honnête» qui refuse de masquer les matériaux et les structures typiques de notre époque et qui se garde bien de prêter faussement aux bâtiments une apparence antique.

Le principal dilemme éthique de ces architectes de campus urbains est celui qui consiste à concilier les intérêts de la communauté académique et ceux des populations avoisinantes, ce qui, il faut le reconnaître, n'est pas chose facile. Les relations entre les deux communautés n'ont pas toujours été harmonieuses et, dans certains cas, elles ont donné lieu à des conflits ouverts comme celui qui a perduré entre l'Université Yale et la ville de New Haven durant de

nombreuses années<sup>12</sup>. Le campus de Yale fut longtemps entouré d'une légendaire clôture, comme plusieurs universités traditionnelles qui, à diverses époques, ont tenu à ceinturer leur territoire à l'aide de murets, de clôtures et de portes souvent dotées de grillages artistiquement conçus. C'est, par exemple, le cas de Harvard, de Brown, de Berkeley et de McGill dont les portes sont aujourd'hui d'autant plus désuètes et purement symboliques que ces universités se sont largement étendues en dehors de leurs anciens murs. Reste que ces symboles témoignent assez éloquemment du fait que l'Université se veut une entité bien définie qui entend s'affirmer en marquant l'espace qu'elle occupe. Il s'agit de faire voir que cet espace en est un où l'on entre au sens fort du mot et dont on sort comme d'un lieu qui ne peut être confondu avec les lieux environnants. Mais cette auto-affirmation peut avoir quelque chose de perturbant pour cet environnement. L'Université de Toronto, qui avait été installée en pleine forêt au nord de la zone urbaine sur une terre achetée en 1828, n'a pas tardé à être transformée en université de centre-ville par l'expansion rapide de la ville-Reine. Tout comme les universités nouvelles qui s'installent dans un centre-ville, elle doit donc depuis lors composer avec les exigences de son voisinage, du moins quand elle construit à sa périphérie (puisque, grâce à une série d'expropriations réalisées depuis longtemps, elle occupe maintenant un vaste quadrilatère qu'elle partage presque uniquement avec la Législature ontarienne). C'est ainsi que la construction en 2000, sur la rue Spadina, d'une résidence pour étudiants gradués qui a été confiée à l'architecte Thom Mayne de la firme Morphosis, réputée pour ses audaces, a fortement déplu aux résidents de cette rue. Ceux-ci estimaient que leur maisons victoriennes perdraient beaucoup de leur cachet et de leur valeur en présence de ce « monstre » revêtu de matériaux non nobles qui, injure suprême, étend jusqu'au-dessus d'une rue latérale une immense bannière au nom de l'Université de Toronto. Pourtant, cet immeuble doté d'une

---

<sup>12</sup> Voir par exemple Stern 1986, p 49.

remarquable cour intérieure possède d'indéniables qualités et est fort apprécié de spécialistes qui estiment que l'expérimentation et le développement d'approches nouvelles en architecture font littéralement partie du mandat d'une université<sup>13</sup>. N'est-il pas hautement souhaitable, d'ailleurs, que, dans une université qui a été longtemps constituée d'édifices de style d'inspiration romane, gothique ou classique, que sont venus compléter au milieu du XXe siècle plusieurs immeubles en béton de type «brutaliste», les étudiants, et en particulier les étudiants gradués, puissent être mis au contact d'une architecture résolument contemporaine, ne serait-ce que pour leur permettre de développer leur esprit critique à l'égard d'un monde qu'ils connaissent en général plutôt mal? D'autres pavillons contemporains ont été construits sur ce campus, mais quand s'est imposée, peu après, la nécessité de construire à nouveau sur la rue Spadina une résidence pour les étudiants du New College (qui est partie intégrale de l'Université de Toronto), les architectes montréalais Saucier et Perrotte se sont trouvés devant le dilemme qui requérait de satisfaire à la fois les exigences des résidents de cette rue, que l'Administration de l'Université se voyait forcée de considérer avec beaucoup de respect, et la conviction qui les incitait à offrir aux étudiants une résidence qui porte clairement les marques du monde contemporain. Leur solution a consisté à revêtir de matériaux différents les deux façades principales de leur immeuble : celle donnant sur la rue Spadina est en briques, un matériau qui ne jure pas sérieusement avec les vénérables maisons de la rue, et elle ne trahit sa modernité que par l'asymétrie peu choquante des décrochages ; celle, par contre, qui donne vers le centre du campus et qui n'intéresse que le monde académique est revêtue d'un matériau plus contemporain d'une couleur noire, chère à ses architectes.<sup>14</sup>

---

<sup>13</sup> Voir Kapelos 2001

<sup>14</sup> Voir: Caruso, Kapusta et Saia, 2001.

Toutefois, comme la plupart des dilemmes moraux, celui auquel font face les architectes d'universités ne se développe pas sans ambiguïté. Si, par exemple, il s'agissait seulement d'opter entre voisinage urbain et communauté académique (le problème du «town and gown» pour utiliser le langage du milieu), on saurait au moins à quoi s'en tenir, mais chacun des deux pôles de ce dilemme est tissé de désirs contradictoires. Faire preuve de «neighborliness», peut vouloir dire respecter les desiderata du voisinage, comme on semble avoir au moins cherché à le faire à l'Université de Toronto à l'égard des citoyens de la rue Spadina, mais ça peut aussi vouloir dire contribuer à transformer et à assainir un milieu ambiant, en brusquant forcément les préférences de certains citoyens. Un architecte chargé, comme plusieurs le furent, de dresser un plan directeur pour le développement architectural d'un campus urbain se heurte forcément à ce problème. Comme tous les urbanistes qui dressent les plans de réaménagement des villes, il doit se demander à certains moments si la fin justifie les moyens. Même si, à l'instar du baron Hausmann qui n'a pas hésité à détruire des quartiers de Paris pour refaire une ville jugée meilleure, il se trouvait spontanément enclin à répondre par l'affirmative, il n'en reste pas moins qu'un problème éthique se pose là avec une acuité manifeste. Dans le cas où la décision d'assainir le milieu est prise, s'ajoute habituellement le problème de savoir s'il vaut mieux recycler les immeubles qui peuvent l'être ou tout raser pour reconstruire à neuf des immeubles jugés plus satisfaisants. Très souvent, d'intéressants immeubles sont recyclés et ainsi sauvés du pic du démolisseur, même si le terrain où ils sont situés aurait pu être utilisé à la construction d'immeubles beaucoup plus fonctionnels et plus rentables. C'est ainsi que diverses maisons victoriennes à l'Université de Toronto, plusieurs maisons du Mille carré doré à l'Université McGill, quelques résidences de la rue Elm à l'Université Yale et, surtout, la Maison Robie de Frank Lloyd Wright à l'Université de Chicago ont été recyclées et consacrées à diverses fonctions universitaires (parfois, comme dans le cas de la maison Robie, en attendant qu'une



meilleure vocation soit trouvée pour ces immeubles). Mais le choix peut être déchirant, car les immeubles à démolir ne sont pas toujours d'indiscutables chefs-d'œuvre d'architecture comme la maison Robie. Tout récemment encore, un débat s'est poursuivi sur la place publique quand l'Université de Montréal a voulu céder la maison-mère des sœurs Jésus-Marie, acquise peu de temps auparavant, à un entrepreneur qui aurait probablement fait peu de cas de cet immeuble. La décision ici est d'abord administrative, mais les architectes et les urbanistes sont forcément consultés et leur avis pèse assez lourd. À New York University, on a recyclé divers immeubles de qualité fort inégale, de même qu'à l'université George Washington où l'on a transformé en département de géographie la modeste pharmacie Quigley à laquelle les gens du quartier (Foggy Bottom) et les étudiants de GW étaient très attachés<sup>15</sup>; à l'Université Concordia, par contre, on a dû se résigner à démolir le cinéma York<sup>16</sup> pour ériger sur son emplacement l'une des deux tours qui font aujourd'hui la gloire de ce campus. Il ne s'agit pas ici de contester la pertinence des décisions prises dans chacun de ces cas qui pourraient être multipliés indéfiniment, mais d'illustrer clairement qu'il y a là un problème éthique auquel, dans la mesure où ils sont consultés, les architectes doivent forcément faire face.

On le voit, il n'est pas facile de déterminer ce qui est bien pour la population avoisinante, mais ce qui est bien pour la communauté académique ne va pas non plus forcément de soi. Plus haut, je rappelais le fait qu'aux yeux de plusieurs architectes ou théoriciens de l'architecture, il importe d'offrir une architecture audacieuse aux étudiants qui, en principe, ne devraient pas avoir les réticences des propriétaires de maisons bordant l'université. Bien des architectes sont

---

<sup>15</sup> Voir, par exemple : <http://www.tonicrestaurant.com/fb/about/> et <http://media.www.gwhatchet.com/media/storage/paper332/news/1999/02/25/ArtsFeatures/Watering.Hole-15820.shtml>

<sup>16</sup> Pour quelques précisions sur la situation et l'opération, voir Marrelli, 2004, p. 118.

convaincus qu'il est de leur devoir de ne pas laisser les générations d'étudiants qui portent l'avenir de l'Humanité s'imprégner du seul contexte architectural dans lequel vivaient leurs lointains ancêtres. Dans un célèbre passage de ses *Kindergarten Chats*, l'architecte Louis Sullivan, agacé de voir ses collègues construire tant de banques dans un style néo-classique à la fin du XIXe siècle, demandait avec ironie pourquoi les banquiers ne portaient pas des toges et des sandales et ne parlaient pas latin comme les Romains dont l'architecture leur paraissait si adaptée à leurs besoins<sup>17</sup>. Pourtant d'autres architectes estiment qu'il importe avant tout de perpétuer des traditions que l'architecture incarne avec tant de force: c'est ainsi que l'architecte Quinlan Terry a conçu pour le collège Downing de l'Université de Cambridge un pavillon dont on pourrait aisément penser qu'il date du XVIIIe siècle alors qu'il a été achevé en 1987, date qu'il arbore fièrement sur sa façade. Plusieurs étudiants ont d'ailleurs développé une sorte d'affection — que des architectes peuvent choisir d'encourager ou de décourager — à l'égard de ces immeubles chargés de valeurs issues d'une époque mythifiée. À l'université Princeton, on a récemment démoli une résidence d'esprit moderniste, honnie des étudiants qui la jugeait impersonnelle et sans caractère, au moment même où l'on construisait, à quelques mètres de là, Whitman College, une toute nouvelle résidence de style néogothique dont l'ambiance chaleureuse et la symbolique médiévale serait mieux appréciée, semble-t-il, de bon nombre d'étudiants<sup>18</sup>. Il est vrai qu'il s'agissait là du rejet d'un modernisme dont la relative banalité et l'austérité ont souvent été dénoncées, mais, plus récemment, l'architecte Steven Holl a construit au MIT, une résidence d'une architecture audacieuse, Simmons Hall, qui propose à ses

---

<sup>17</sup> Notons au passage que si Sullivan n'a pas construit de bâtiment universitaire, l'un de ses chefs-d'œuvre, l'Auditorium à Chicago, est maintenant le cœur et la fierté de l'Université Roosevelt.

<sup>18</sup> Voir «The Modernist Falls Victim to Changes in Taste», *The Chronicle of Higher Education*, supplément «Campus Architecture», 23 février 2007, pp. B-9 et B-11.

locataires de multiples surprises et des expériences inédites et qui a attiré l'attention intéressée de nombreux spécialistes issus de diverses régions du monde, mais ceci n'a pas empêché plusieurs étudiants de dénoncer ce lieu avec sévérité, au point où deux d'entre eux ont pu venir exposer leur doléances lors d'un événement tenu au Centre canadien d'architecture à Montréal et totalement consacré à leurs réactions à l'égard de cette nouvelle résidence<sup>19</sup>. Bien sûr, tous les étudiants ne sont pas unanimes car plusieurs d'entre eux ont su apprécier l'expérience que leur offrait Simmons Hall et le CCA, bien plus fréquemment, a rendu hommage aux hardiesses architecturales. Il n'en reste pas moins qu'en concevant une résidence universitaire qui — plus souvent que les unités résidentielles des villes — sera habitée par des locataires qui n'ont pas le loisir de la choisir librement, l'architecte impose, pour le meilleur ou pour le pire, une certaine manière de vivre à des générations d'étudiants.

Ces derniers exemples concernaient le mode d'habiter des étudiants qui, en un sens, demeure secondaire par rapport à la vie académique comme telle, mais les architectes ont aussi une responsabilité à l'égard de celle-ci. Considérons d'abord les activités para-académiques. Je pense moins aux équipements sportifs et culturels, qui occupent une place extrêmement importante sur de nombreux campus, mais qui répondent généralement à un programme précis que l'architecte doit satisfaire en se laissant guider par son sens de l'efficacité et par ses convictions esthétiques sans pouvoir habituellement y imposer ses valeurs proprement éthiques. Je pense plutôt aux activités «politiques» qui s'exercent dans les centres étudiants et dans les

---

<sup>19</sup> Le MIT ne comptant pas d'immeubles conçus dans un style traditionnel (exception faite, peut-être, de la maison du président et d'un immeuble mémorial, antérieur à sa fondation, affecté à l'administration), c'est la résidence Baker achevée en 1949 par le célèbre architecte finlandais Alvar Aalto qui était présentée à cette occasion comme représentative du type de résidence qui est apprécié des étudiants.

lieux favorables aux rassemblements. Plusieurs universités construites vers les années 1968 ont fait écho aux mouvements étudiants qui prenaient alors toute l'importance que l'on sait. Carl Erskine à l'Université de Stockholm, Paul Rudolph à l'université du Massachusetts à Dartmouth<sup>20</sup>, Charles Moore au Kresge College de l'Université de Santa Cruz ont prévu, au sein des campus qu'ils ont respectivement conçus (au moins en partie), des espaces extérieurs où se dressait une tribune permettant aux leaders étudiants de s'adresser avec passion à leurs confrères et consœurs. Mais comme les valeurs éthiques qui dominent la scène varient avec le temps, ces tribunes n'ont guère été utilisées après quelques années et certaines, comme à Santa Cruz, ont été plus ou moins recyclées pour être utilisées à d'autres fins<sup>21</sup>. Il en va de même de la participation qui, à la même époque, constituait une valeur qui avait la cote. L'architecte Lucien Kroll, appelé à construire, en périphérie est de Bruxelles, au tournant des années 1960-1970, une résidence pour l'École de Médecine de l'Université catholique de Louvain, s'est fait un devoir de consulter les étudiants et même de les faire participer très activement à l'aménagement de cette résidence qui leur était destinée. Il semble que ces étudiants ont participé avec enthousiasme à ce travail de design qui les touchait de près, mais, peu d'années après, leurs successeurs se sont montrés indifférents et même nullement attirés par les possibilités que leur offrait encore le réaménagement de cet immeuble. Manifestement, la participation est une valeur qui, au cours des années 1970, a progressivement perdu la cote.

### **Pour une éthique de la communication**

De nos jours, c'est probablement en cherchant à faciliter une communication généralisée, tant

---

<sup>20</sup> À l'époque, Southeastern Massachusetts Technological Institute.

<sup>21</sup> Pour l'Université Simon Fraser, Arthur Erickson avait plutôt conçu un grand mall à l'abri de la pluie, mais non du vent, où les leaders pouvaient s'adresser à une vaste foule, mais, là aussi, la tribune installée à l'endroit propice a été éliminée après un certain temps.

en matière d'enseignement que de recherche, que les architectes ont contribué à imposer leur conception des valeurs académiques. Déjà Arthur Erickson dénonçait les universités qui repoussent «*the opportunity for students and staff to meet in convivial surroundings*» et il entendait bien faire de l'Université Simon Fraser un campus qui ne serait pas un «campus traditionnel» voué à la spécialisation de la connaissance. À ses yeux, «*the university should encourage the universality rather than the specialization of knowledge*» et l'architecture peut contribuer à faciliter les échanges requis pour y arriver, car, estime-t-il «*as much learning took place in the lounges and the corridors as in the classrooms*»<sup>22</sup>. Selon Lee Gavel, l'un des principaux responsables de la planification architecturale à Simon Fraser, Erickson «*wanted to encourage the interaction of different disciplines of the university by them meeting in the common ground*»<sup>23</sup>. C'est pour cela que cet architecte a tenu à ce que Simon Fraser se ramène à une structure unique où les diverses disciplines sont concentrées dans les ailes de *l'Academic Quadrangle* dont la forme qui est celle d'un vaste cloître sur pilotis, favorise les échanges entre les étudiants et les chercheurs de diverses disciplines. De façon tout aussi convaincante, à l'Université de Lethbridge, Erickson a voulu rassembler toutes les disciplines dans les longs étages d'un seul bâtiment conçu comme une sorte de pont reliant deux collines. C'est cette volonté de rassembler les diverses disciplines pour faciliter la communication que souligne Stefan Muthesius, auteur d'un important ouvrage sur l'architecture des universités, en observant que «Erickson dénonce la conception nord-américaine qui sépare les bâtiments et en fait des lieux d'endoctrinement départemental»<sup>24</sup>. Muthesius, qui cite aussi l'exemple du pavillon central que John Andrews a conçu pour le campus de l'Université de Toronto à Scarborough<sup>25</sup>,

---

<sup>22</sup> Cité en exergue de Gavel 1998.

<sup>23</sup> Interviewé dans Chow 2009.

<sup>24</sup> Muthesius 2000, p. 193.

<sup>25</sup> Muthesius 2000, pp. 189-192.

voit dans cette tendance à regrouper toutes les disciplines dans un seul bâtiment gigantesque — qui manifestement avait été anticipée par Ernest Cormier à l'Université de Montréal (que Muthesius n'évoque pas) — une contribution proprement canadienne à l'architecture universitaire. Certes, toutes ces universités concentrées dans un bâtiment unique ont-elles dû, avec la croissance de la population étudiante, être complétées par de nombreux bâtiments indépendants, souvent conçus de façon plus ou moins heureuse, de sorte que l'idéal universalisant de leur concepteurs respectifs a été, du point de vue architectural, passablement émoussé. Il n'en reste pas moins que cette volonté de favoriser la communication — une valeur qui est au cœur de la pensée du philosophe Jürgen Habermas — correspond à un choix éthique que les successeurs contemporains d'Erickson ont endossé avec beaucoup de conviction. Rares, en effet, sont les concepteurs de bâtiments universitaires qui, de nos jours, ne s'efforcent pas, plus ou moins explicitement, de faciliter la communication entre les différents acteurs du monde académique et entre les différentes disciplines.

Ce sont avant tout les bibliothèques universitaires que, dans plusieurs universités, l'on tend à transformer de façon spectaculaire pour en faire ce que, dans le monde anglophone, on appelle des Learning Resources Centers. Il s'agissait pour les architectes de redessiner la bibliothèque pour en faire un lieu d'échange convivial entre les étudiants et entre eux et leurs instructeurs. C'est dans cet esprit que l'Université de Valparaiso en Indiana s'est dotée récemment d'une bibliothèque où l'on retrouve à la fois salon avec foyer de cheminée, café sympathique, accès à une vaste terrasse, murs de verre laissant abondamment pénétrer la lumière du jour, fauteuils de qualité, salles favorisant les rencontres de groupes de tailles diverses et équipement électronique

approprié à la fois au travail individuel et à l'usage optimal des ressources de la bibliothèque<sup>26</sup>. À l'Université de Colombie-Britannique, c'est dans l'ancienne bibliothèque que s'est littéralement inséré un nouvel immeuble pouvant répondre aux besoins, qu'éprouvent de plus en plus les étudiants, d'une inter-communication facilitée par les ressources informatiques que ces lieux leur offrent. Dans un esprit analogue, l'Université McGill a récemment inauguré, au sous-sol de la bibliothèque Redpath, sa nouvelle Cyberthèque où les étudiants peuvent travailler en groupes en de petites rotondes aux murs transparents qui confèrent un certain caractère à ce lieu manifestement beaucoup plus populaire que ne l'est la bibliothèque elle-même. Cette nouvelle orientation se manifeste aussi en Europe, notamment à l'École Polytechnique Fédérale de Lausanne où l'on poursuit la construction du vaste Rolex Learning Center qui s'installe dans une structure à toiture ondulée particulièrement spectaculaire. Dans tous ces immeubles, les architectes ont mis leur imagination au service de valeurs communautaires qui, quel que soit l'impact des bâtiments sur l'apprentissage, risquent de marquer longtemps les attitudes sociales et la personnalité des étudiants. Or manifestement, cette ouverture des bibliothèques vers la communication et une certaine convivialité correspond à un choix éthique. Alvar Aalto, pour sa part, a plutôt choisi de placer à une hauteur respectable les fenêtres des salles de lecture de la célèbre bibliothèque qu'il a conçue pour le campus associé au monastère bénédictin de Mount Angel en Oregon, car, à ses yeux, celui qui travaille en bibliothèque, surtout s'il s'agit d'un jeune en voie de formation, ne doit pas se laisser divertir par les attraits du monde extérieur.

Cet accent mis sur la communication conçue comme une valeur concerne la recherche tout autant que l'enseignement. L'architecte d'origine canadienne Frank Gehry, qui a doté plusieurs

---

<sup>26</sup> Voir Biemiller, 2005.

campus américains<sup>27</sup> d'immeubles aussi peu respectueux des conventions qu'hautement appréciés dans les milieux les plus divers, a réalisé pour le MIT un centre de recherche en sciences de l'information (informatique, intelligence artificielle et autres disciplines connexes), le Stata Center, où il a multiplié les espaces favorables aux communications entre les chercheurs. Ceux-ci, en effet, doivent régulièrement parcourir ce vaste immeuble fort complexe qui regorge de lieux meublés de tables, de banquettes et de tableaux noirs (ou blancs) conçus et disposés de manière à favoriser — voire à provoquer — conversations et discussions. On pourrait donner bien d'autres exemples de ces immeubles universitaires que leur architecte a dessiné en veillant à ce que la communication y soit maximisée. On peut penser, à titre d'exemple, aux deux centres de recherche déjà mentionnés que Norman Foster a construit à l'Université Stanford ou au Donald Danforth Plant Science Center qu'un autre adepte du High Tech, Nicholas Grimshaw, a érigé à St. Louis. Dans ces trois cas, c'est un espace particulièrement attrayant, qu'il s'agisse d'une cour centrale ou d'un atrium, qui a pour fonction de favoriser la communication, comme c'est aussi le cas, plus près de nous, au pavillon Marcelle et Jean Coutu de l'Université de Montréal. En de tels lieux, l'architecte prend en quelque sorte la responsabilité de forcer, ou presque, les chercheurs à se rencontrer et à échanger dans une atmosphère conviviale plutôt que d'entretenir une concurrence stérile dans une ambiance de méfiance et de secret. Certes, ne doit-on pas exagérer le pouvoir de l'architecture, mais il demeure qu'un choix est fait entre des valeurs plus ou moins opposées, car d'autres architectes auraient fort bien pu choisir plutôt de favoriser maximale-ment la

---

<sup>27</sup> Outre le MIT et son Stata Center, l'Université de l'Iowa, l'Université du Minnesota, l'Université de Toledo, l'Université Case Western à Cleveland, l'Université de Cincinnati et le Bard College en bordure de l'Hudson sont tous dotés d'un immeuble spectaculaire signé Frank Gehry, qui vient aussi de dessiner une bibliothèque pour l'Université Princeton et doit construire une école de gestion à l'Université de Technologie de Sydney en Australie. Dans un style développé antérieurement, Gehry avait aussi construit un institut à l'Université Yale et l'essentiel du campus de l'Université Loyola (Law School) à Los Angeles.



sécurité ou la propriété intellectuelle et conséquemment de minimiser ou, à tout le moins, de ne pas chercher à maximiser l'intercommunication. Bref, les architectes ne peuvent se contenter de se laisser guider par la fonction et l'esthétique du bâtiment; ils doivent aussi prendre en compte la réflexion qu'il convient de faire sur des valeurs de ce type.

Toutefois, un campus étant d'abord une entité urbanistique, la valeur que constitue la communication concerne moins un pavillon isolé que l'ensemble du territoire universitaire. Ceci a incité divers architectes à militer en faveur de la densification des campus, non seulement pour d'évidentes raisons d'économie d'énergie et d'autres ressources, mais dans le but de favoriser la vie en communauté et les contacts valables entre étudiants, professeurs et administrateurs. Par exemple, Ricardo Dumont de l'Agence Sasaki et Associés, laquelle a contribué à la planification et à l'aménagement paysager d'un grand nombre de campus, soutient que la densité contribue à favoriser la vie en communauté et les contacts valables entre étudiants, professeurs et administrateurs et à engendrer entre eux une sorte de pollinisation mutuelle qui faciliterait l'apprentissage. Ainsi, la densification d'un campus faciliterait «the exchange of ideas that is the essence of academic life» en vertu de quoi Dumont assure que «denser campus can even be more conducive to learning»<sup>28</sup>. Dans plusieurs campus, ce sont les diverses composantes non seulement d'une Faculté, mais d'un vaste champ de recherche, qui sont regroupées au nom des bénéfices de la communication, ce qui a permis la mise sur pied de véritables technopoles. C'est ainsi qu'à l'angle nord-est du MIT, par exemple, divers centres de recherche axés sur l'intelligence artificielle, sur les sciences cognitives et sur la neuroscience ont pu, grâce aux solutions proposées par des architectes astucieux et convaincus de l'importance décisive de la communication, s'installer autour du Stata Center (voué à

---

<sup>28</sup> Dumont 2007, p. B-28.

l'informatique et aux autres sciences de l'information), de manière à constituer une technopole consacrée à ce champ de recherche. Un tel réseau de centres de recherche universitaires exerce évidemment un puissant effet d'attraction sur diverses entreprises privées tournées elles aussi vers la recherche scientifique: par exemple, le siège social de la compagnie Genzyme Corporation manifestement animée de la même volonté de favoriser la communication a été installé à proximité de ce réseau<sup>29</sup>. On le sait, ce type de technopoles se développe de plus en plus dans le sillage des universités, comme ce fut le cas à Stanford en informatique et à UCLA en sciences biomédicales, et on cherche ardemment à en développer de nouvelles dans certaines universités canadiennes. On fera sans doute observer que le caractère éthique de cette réorientation de la recherche scientifique ne s'impose pas avec évidence, mais quand on sait combien notre culture a été marquée par l'idée voulant que la solitude et la tranquillité soient favorables à la méditation et à la recherche, on peut comprendre que ceux qui doivent choisir entre ces orientations contradictoires qu'on associe à la recherche — souvent considérée elle-même comme un devoir de l'humanité — se voient confrontés à un dilemme qui a une certaine dimension éthique dans la mesure où la décision qu'il requiert peut imposer à des générations de chercheurs un certain style de recherche et partant une certaine conception de leur devoir. Ici encore, on peut penser que les architectes ne font que répondre aux demandes des administrateurs d'universités qui prennent les décisions importantes en dernier ressort, mais les architectes spécialistes de la planification universitaire détiennent l'expertise et l'expérience

---

<sup>29</sup> Si l'on en juge par un passage de sa brochure publicitaire, les dirigeants de cette entreprise semblent particulièrement convaincus des mérites de cette éthique de la communication : «Genzyme Center's design enhances communication by encouraging informal meetings in the building's common spaces, garden areas, and in the top-floor cafeteria with its sweeping views of the Boston cityscape. Various terraces, corners and walkways are furnished to encourage spontaneous conversations. Offices are kept small, while the amount of common space per employee is substantially greater than the average U.S. office building. Transparent office walls invite colleagues in. These features foster a higher level of interaction, collaboration, and creativity.»

requis pour les influencer et, manifestement, ils ne se privent pas de le faire.

### **Écologie et affirmation de soi**

Je voudrais terminer ce bref parcours des questions éthiques associés à l'architecture universitaire par l'évocation de deux thèmes qui sont particulièrement actuels et qui, de ce fait, ont davantage donné lieu à des interventions récentes. Le premier est celui qui est associé avec la problématique environnementale et écologique. Dans le contexte actuel, aucun architecte ne peut ignorer l'importance que la société accorde de plus en plus aux valeurs écologiques et au développement durable. Aussi l'emploi de techniques et de matériaux verts et le calcul des économies d'énergie occupent-ils une place importante dans les préoccupations des architectes contemporains. L'architecture universitaire n'échappe évidemment pas à cette tendance et on ne peut se surprendre du fait que le thème de la « sustainability » occupe une place importante dans les réflexions des théoriciens de l'architecture universitaire. Brian Edwards consacre un chapitre de son livre à la question (Edwards 2000, ch. 5) et dans l'ouvrage collectif dirigé par David Neuman (Neuman 2003), le chapitre 2 confié à David Nelson (de l'Agence Foster and Partners) est consacré au même thème qui recouvre à la fois les questions de durabilité, d'économie d'énergie et de protection environnementale. Plusieurs universités rivalisent entre elles pour développer des techniques nouvelles permettant d'économiser l'énergie dans les divers types de bâtiments comme les équipements sportifs, les résidences étudiantes, les laboratoires et les bibliothèques où les possibilités en ce sens sont souvent assez importantes. Dans le contexte actuel où elles sont engagées dans une vive concurrence pour recruter professeurs et étudiants, les universités accordent une grande importance au fait que tel ou tel immeuble de leur campus ait pu décrocher une certification LEED («Leadership in Energy and Environmental Design»),

certificat accordé aux immeubles qui répondent à de sévères exigences en matière de construction verte)<sup>30</sup>. Dans ce contexte, la recherche des solutions les plus efficaces du point de vue écologique devient une sorte de devoir moral des architectes. D'ailleurs, n'est-il pas normal que l'université soit perçue comme lieu par excellence du leadership et de l'expérimentation des techniques nouvelles en ce domaine. De plus, puisqu'on a affaire à des établissements d'enseignement, ce devoir en devient un de sensibilisation des étudiants à l'aide, entre autres, de bâtiments du campus particulièrement réussis sur ce plan. Du moins, certains analystes de l'architecture universitaire recommandent-ils fortement de recourir à une mobilisation des étudiants à cette fin (voir, par exemple, Edwards 2000, pp. 64-65). Ici encore les architectes sont au service des administrations universitaires, mais ce sont eux qui, en proposant des solutions efficaces et rentables, peuvent le mieux convaincre ces dernières de l'importance d'aller de l'avant sur ce plan. Toutefois, comme partout où l'on est appelé à prendre des décisions importantes du point de vue éthique, les dilemmes ne tardent pas à se présenter sous diverses formes. Je n'évoquerai ici que l'un d'entre eux : pour maximiser les économies d'énergie, il paraît hautement souhaitable, on l'a rappelé, de densifier le plus possible les divers éléments d'un campus et chacune de ses composantes (voir Neuman, 2003, pp. 45 et 48), de sorte que la construction d'une résidence d'étudiants de taille colossale risque fort de s'avérer être la solution la moins consommatrice d'énergie. Toutefois, on pourrait opter plutôt pour de petits pavillons indépendants, non seulement pour des raisons d'ordre esthétique, mais parce que ces derniers permettent aux étudiants de vivre à une échelle plus humaine cette période

---

<sup>30</sup> À Montréal, par exemple, chacun des quatre campus a obtenu une certification LEED ou est en voie de l'obtenir: le pavillon Lassonde de l'École Polytechnique érigé sur le campus de l'Université de Montréal et le pavillon des sciences biologiques de l'UQAM avaient déjà obtenu cette certification en septembre 2009; l'École de gestion John Molson de l'Université Concordia l'a obtenue plus récemment et le nouveau complexe des sciences de la vie de l'Université McGill est manifestement en voie de l'obtenir (si ce n'est déjà fait).

cruciale pour la formation de leur personnalité. Bien sûr, il peut difficilement être question d'offrir à un grand nombre d'entre eux ce genre de résidences aussi agréables que consommatrices d'énergie, comme Smith College a pu se le permettre à une époque moins férue d'écologie, mais l'important ici est de prendre clairement conscience du fait que ce qui se présente comme un devoir éthique pour l'architecte risque toujours de se heurter à un autre devoir commandé par une autre valeur.

Un dernier point sur lequel je voudrais attirer l'attention concerne davantage la personnalité de l'architecte qui peut toujours être tenté d'accorder plus d'importance à la gloriole qu'il peut tirer de la construction d'immeubles hors normes qu'à la satisfaction des véritables besoins de ses clients. Certains, en évoquant la notoriété immédiate qu'a valu à l'architecte Frank Gehry le succès exceptionnel de son spectaculaire et gigantesque musée de Bilbao, ont parlé du «Bilbao effect» pour désigner cette volonté systématique de se faire connaître grâce à un immeuble déconcertant que l'on remarque à cause de son caractère non conventionnel. Même si Gehry, en proposant cette variation sur un thème dont il avait fait sa marque, répondait fort efficacement au besoin ressenti par les autorités municipales de Bilbao d'inscrire sur la «carte du monde» leur ville jusque là assez peu connue, d'autres architectes peuvent aisément se trouver dans une situation où le désir de se singulariser pour satisfaire leur ego peut se faire aux dépens du client ou de l'utilisateur. C'est pourquoi cette situation peut poser à l'architecte un problème éthique beaucoup plus sérieux que celui qui est posé aux autres artistes. En effet, peintres et sculpteurs ne font pas réellement face à ce problème, car ils pourront satisfaire leur ego par les expériences les plus excentriques et les plus affriolantes sans que cela ait un impact significatif sur le mode de vie de qui que ce soit. En un sens, les ingénieurs n'y font pas face non plus, en tout cas, pas au même titre, car la gloire de l'ingénieur se mesure par le degré auquel il parvient à satisfaire

les besoins de son client ou des usagers de son œuvre. S'il n'y parvient pas, il sera blâmé et ne tirera évidemment aucune gloriole de cet échec. C'est uniquement quand il est tout autant l'architecte de son œuvre, comme le fut Gustave Eiffel, qui était non seulement l'ingénieur, mais aussi l'architecte de sa tour, que l'on pourrait, à tort ou à raison, lui reprocher des excès en alléguant que seule la recherche de la gloire pouvait les expliquer. C'est que, contrairement à l'ingénieur, l'architecte peut se voir congratuler comme architecte pour l'expressivité et l'originalité de son design, même s'il répond très mal aux besoins de son client. C'est ce que, à tort ou à raison, on a reproché à l'architecte Roger Taillibert, dans la mesure où son stade olympique de Montréal, peu fonctionnel à long terme et extrêmement coûteux, était beaucoup plus spectaculaire que les payeurs de taxe montréalais ne le souhaitaient. Quoi qu'il en soit, cet architecte, qui a pu convaincre le maire de Montréal (plutôt aisément semble-t-il) de doter sa ville d'un tel stade, a pu — aux dépens des Montréalais, selon la plupart des observateurs — bénéficier de la notoriété que cette réalisation colossale lui a procurée. Or, dans le monde universitaire, ce problème peut aisément être accentué vu le contexte actuel où une forte concurrence sévit entre les universités qui cherchent à s'arracher les meilleurs cerveaux. Pour accroître leurs chances, ces universités ont souvent tendance alors à faire appel aux architectes les plus hautement cotés dans la communauté internationale, ceux que certains appellent les «starchitectes». Nul doute que cette situation a pu et peut encore contribuer à enrichir substantiellement la qualité architecturale d'un bon nombre de campus, mais elle a pu et peut aussi contribuer à ce que certains architectes soient tentés de profiter de l'occasion pour faire prévaloir leurs intérêts promotionnels sur les véritables besoins de la communauté universitaire. Les autres dilemmes éthiques évoqués jusqu'ici forçaient en quelque sorte les architectes à choisir entre des valeurs incompatibles dont chacune aurait pu cependant être invoquée légitimement et être associée à une façon parfaitement défendable de comprendre ce qui est bien

pour la communauté universitaire ou pour l'ensemble de la société. Le présent dilemme semble être d'une autre nature, car qui oserait soutenir que la promotion d'intérêts personnels et la satisfaction d'un ego sont commandées par des valeurs auxquelles on pourrait reconnaître le même type de légitimité? Sans doute a-t-on affaire à un dilemme d'un tout autre type, mais pourtant nous n'échappons pas aussi facilement à l'ambiguïté qui enveloppe tout dilemme éthique, car comment établir un critère de démarcation entre ce qui relève de la promotion des intérêts personnels de l'architecte et ce qui relève de la promotion des intérêts supérieurs d'une communauté universitaire engagée dans la lutte féroce que se livrent les universités pour être rangées parmi les «meilleures au monde»? Sans doute est-ce d'abord la production intellectuelle qui est en cause dans cette recherche de prestige, mais il est difficile de concevoir que le prestige en matière de recherche académique ne soit pas accompagné d'un certain prestige sur le plan architectural. Ce fut peut-être le cas à une époque, dans certains contextes, mais ce ne l'est plus guère aujourd'hui où la qualité de l'architecture devient de plus en plus clairement l'objet d'une vive concurrence entre les universités, en conséquence de quoi les architectes qu'elles embauchent se voient confrontés à tous les dilemmes éthiques dont il vient d'être question.

\*\*\*

Sans doute, pourrais-je encore parler du problème moral qui se pose à l'architecte qui est parfois en mesure de voler son client, par exemple, en le trompant sur le coût réel des matériaux qu'il utilise, mais on aurait alors affaire à un problème éthique *externe* à la pratique de l'architecture — externe au sens que ce genre d'honnêteté ne fait pas partie de ce qui constitue une bonne architecture et qu'en conséquence rien n'interdit d'admirer les réalisations d'un architecte malhonnête en ce sens. De plus, ce problème n'aurait rien de spécifique à cette discipline, puisque ce genre de malhonnêteté existe, hélas, partout. Du reste, il ne s'agissait pas

ici de blâmer les architectes qui peuvent tirer indûment parti de la pratique de leur métier, quelle que soit leur façon de le pratiquer; il s'agissait plutôt de bien voir que divers dilemmes éthiques sont engendrés par ce que la pratique de l'architecture a de plus spécifique et de plus authentique et qu'il est du devoir de l'architecte, en tant même qu'architecte, de trouver une solution à ces dilemmes de la façon la plus acceptable d'un point de vue éthique. Il s'agissait aussi de montrer que ce devoir prend des connotations toutes particulières et peut-être, à certains égards, une importance accrue quand cet architecte est appelé à planifier une université.

### Ouvrages cités :

- Biemiller, Lawrence, 2005, «Valparaiso U., A Library That's About More Than Books», *Chronicle of Higher Education* - Supplément «Campus Architecture», vol 51, no 29, p. B-16.
- Caruso, A, Kapusta, B. et Saia, M. 2001, «Award of Excellent : New College Residence », *Canadian Architect*, décembre, vol 46, no 12 : 22-25; sur internet: [http://www.canadianarchitect.com/issues/ISarticle.asp?id=70712&story\\_id=CA115933&issue=12012001&PC=](http://www.canadianarchitect.com/issues/ISarticle.asp?id=70712&story_id=CA115933&issue=12012001&PC=)
- Casey, Edward 1993, *Getting Back into Place*, Bloomington : Indiana University Press.
- Casey, Edward 1997, *The Fate of Place, A Philosophical History*, Berkeley : The University of California Press.
- Chow, Wanda 2009 «Arthur Erickson changed Burnaby Mountain Landscape», Burnaby Newsleader, 23 mai 2009.
- Cramer, Ned 2003, «Tunnel of Love», *Architecture*, vol 92, no 12 (décembre), 102-108; sur internet: <http://web.ebscohost.com/ehost/detail?vid=1&hid=115&sid=f6>
- Dober, Richard P. 1992, *Campus Design*, new York : John Wiley & sons.
- Dumont, Ricardo 2007, The Creative Virtues of Density on Campuses, *Chronicle of Higher Education*- Supplément «Campus Architecture» du 23 février 2007, p. B-28
- Edwards, Brian, 2000, *University Architecture*, Londres : Spon Press.
- Gaines, Thomas A., 1991, *The Campus as a Work of Art*, Westport, CT : Praeger.
- Gavel, Lee 1998, «Improving the vitality of campus life», *Simon Fraser News*, vol 12, no 4, 18 juin 1998 : <http://www.sfu.ca/philosophy/swartz/gavel.htm>
- Giedion, Siegfried 1990 [1978], *Espace, Temps, Architecture*, Paris : Denoël/Gonthier.
- Kapelos, George Thomas, 2001, « Learning Experience », *Canadian Architect*, Novembre, vol 46, no 11 : 24-29; sur internet: [http://www.cdnarchitect.com/issues/ISarticle.asp?id=70691&story\\_id=CA109503&issue=11012001&PC=](http://www.cdnarchitect.com/issues/ISarticle.asp?id=70691&story_id=CA109503&issue=11012001&PC=)
- Lagueux, Maurice 1998, «À propos de deux types de questions rencontrées en bioéthique» dans Sosoe Lukas (dir.), *La vie des normes et l'esprit des lois*, Montréal et Paris, L'Harmattan, pp. 359-374.
- Lagueux, Maurice 2004, «Ethics vs. Aesthetics in Architecture», *The Philosophical Forum*, vol 35, 117-133.



- Marrelli, Nancy 2004, *The Pearls of Wisdom*, Montréal: Concordia University Archives.
- Muthesius, Stefan 2000 *The Postwar University, Utopianist Campus and College*, New Haven CT : Yale University Press.
- Nelson, David 2003, «The New University and Sustainability : Recent Case Studies», dans Neuman, David 2003, *College and University Facilities*, Hoboken NJ : John Wiley & Sons.
- Schmertz, Mildred 1972, *Campus Planning and Design*, New York : McGraw Hill.
- Schuyler, Montgomery 1909, «Architecture of American Colleges : II.- Yale», *The Architectural Record*, vol 26, no 6, Décembre 1909, pp. 393-416.
- Stern, Robert, 1986, *Pride of Place, Building the American Dream*, Boston : Houghton Mifflin and New York : American Heritage.
- Turner, Paul Venable 1990 [1984], *Campus, an American Planning Tradition*, Cambridge, The MIT Press.
- Wasley, Paula 2007, «The Modernist Falls Victim to Changes in Taste», *The Chronicle of Higher Education*, supplément «Campus Architecture», 23 février 2007, pp. B-9 et B-11.